



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

37 | 2008

L'ère victorienne revisitée

L'Empire dans l'histoire britannique

The Empire in British History

Bernard Porter



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/3517>

DOI : 10.4000/rh19.3517

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2008

Pagination : 127-143

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Bernard Porter, « L'Empire dans l'histoire britannique », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 37 | 2008, mis en ligne le 01 décembre 2010, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/3517> ; DOI : 10.4000/rh19.3517

Tous droits réservés

BERNARD PORTER

L'Empire dans l'histoire britannique

Les Britanniques n'ont jamais été totalement à l'aise avec l'histoire de leur Empire. On observe souvent à quel point celle-ci fut peu enseignée dans les collèges et lycées de Grande-Bretagne dans les années 1960 et 1970, au moment de la décolonisation ; sans doute, suggérait-on, les Britanniques tournaient-ils la page, peut-être avec un sentiment de perte ou de honte. Mais, en fait, il en a toujours été ainsi. Dans les années 1880, le premier grand spécialiste britannique de l'histoire de l'Empire, John Robert Seeley, faisait remarquer qu'on aurait cru, en lisant pratiquement n'importe quel ouvrage d'histoire publié à l'époque, que l'Empire avait été acquis « comme par inadvertance » (« *in a fit of absence of mind* »). Il contestait en particulier la façon dont l'histoire de l'expansion britannique outre-mer avait toujours été éclipsée, notamment dans les manuels scolaires, par le thème, beaucoup moins important à ses yeux, du développement de la « liberté » nationale ¹. Mais c'est cette dernière qui allait continuer à dominer la perception qu'avaient les Britanniques de leur propre histoire au cours des décennies suivantes. Certes, on écrivit de nombreuses histoires de l'Empire, mais celles-ci trouvèrent rarement leur place dans le récit dominant. Dans les universités, l'histoire « britannique » était principalement « constitutionnelle » ; les colonies n'y avaient aucune place, et les quelques cours d'histoire de l'Empire, très rares, étaient toujours facultatifs. Cette tendance s'est prolongée tout au long des années 1960. Ainsi, à Cambridge (l'université où j'étudiais), un seul cours dans tout le programme était consacré à ce qu'on appelait « l'expansion de l'Europe », mais il servait surtout d'alternative à un cours plus important, sur l'histoire de la philosophie politique, et était destiné à des étudiants qui pensaient ne pas pouvoir s'en sortir avec les exigences intellectuelles de cette matière ². Il en allait de même dans d'autres universités. Les enseignants-chercheurs qui s'intéressaient à l'histoire de l'Empire déployaient de grands efforts pour ren-

1. John Robert Seeley, *The Expansion of England*, Londres, Macmillan, 1883, p. 10, traduction française *L'expansion de l'Angleterre*, Paris, Armand Colin, 1885, p. 12.

2. À ce sujet, voir Ronald Hyam, "Imperial and Commonwealth History at Cambridge", *Journal of Imperial and Commonwealth History*, volume 29, 2001, p. 75-103.

dre le sujet attrayant aux yeux des étudiants. Un grand nombre d'entre eux (moi y compris) abandonnèrent.

La majeure partie de l'histoire de l'Empire qui se faisait à cette époque en Grande-Bretagne était enseignée et écrite par d'anciens « soldats de l'Empire », c'est-à-dire par des hommes (presque exclusivement) ayant eu des liens avec l'Empire, comme gouverneurs de colonie eux-mêmes (George Edgar Metcalfe)³, comme soldats en Inde pendant la Seconde guerre mondiale (Eric Stokes)⁴, ou comme pilotes de bombardier s'entraînant dans ce qui était alors la Rhodésie du Sud (Ronald Robinson)⁵. Par conséquent, une grande partie des récits généraux sur l'Empire publiés à cette époque étaient élogieux, tout en étant d'ailleurs légèrement progressistes. Depuis la période de l'entre-deux-guerres, l'un des sujets préférés de l'histoire de l'Empire était la transition de l'« Empire » au « Commonwealth » autonome et multiracial, présentée comme si elle avait été incluse dans le projet impérial de la Grande-Bretagne dès l'origine⁶. C'est le cas de la *Cambridge History of the British Empire*⁷. Cela peut expliquer l'impopularité de la discipline auprès des étudiants, qui l'associaient probablement à l'esprit réactionnaire des « vieilles badernes », mais aussi le fait qu'un genre bien plus en vogue à l'époque, l'« histoire sociale », la fuyait comme la peste. Je me rappelle avoir été stigmatisé comme « impérialiste » simplement parce que je voulais enseigner l'histoire de l'Empire. (Après tout, les spécialistes d'histoire sociale étaient, pour la plupart, des « socialistes ».)

Ce point de vue n'était pas juste. Dès les années 1960, la plupart des historiens de l'Empire britannique avaient commencé à être assez critiques envers l'impérialisme (une partie d'entre nous, en fait, travaillait sur les « critiques » de l'Empire à des époques plus anciennes⁸.) Cela concernait même ceux qui avaient un passé colonial, comme Ronald Robinson ou Eric Stokes. Ronald Robinson et son coauteur, John Gallagher, furent ainsi les premiers à élargir notre connaissance de la nature même de l'« impérialisme » en y incluant son côté « officieux » (domination commerciale, etc.) dans un essai influent publié dès 1953⁹. (C'est d'ailleurs ce qui a ouvert

3. Auteur de *MacLean of the Gold Coast: The Life and Times of George MacLean, 1801-1847*, Oxford, Oxford University Press, 1962.

4. Auteur de plusieurs ouvrages sur l'Inde britannique, parmi lesquels *The English Utilitarians and India*, Oxford, Clarendon Press, 1959, et *The Peasant Armed*, Oxford, Clarendon Press, 1986.

5. Auteur (avec John Gallagher) du révolutionnaire *Africa and the Victorians*, Londres, Macmillan, 1961, qui soutient que le Royaume-Uni a partagé l'Afrique dans les années 1880 et 1890 pour des raisons stratégiques (maintenir les routes vers l'Inde).

6. Par exemple, Philip Nicholas Seton Mansergh, *The Commonwealth Experience*, Londres, Weidenfeld, 1969.

7. *Cambridge History of the British Empire*, 8 volumes, Cambridge, Cambridge University Press, 1920-1963.

8. Voir mon ouvrage *Critics of Empire*, Londres, Macmillan, 1968 (réédité avec une nouvelle introduction, Londres, IB Tauris, 2007).

9. John Gallagher et Ronald Edward Robinson, "The Imperialism of Free Trade", *Economic History Review*, volume 6, n° 1, 1953, p. 1-15.

la voie. De nos jours, on inclut parfois sous cette rubrique les voyages, les explorations, les musées, les zoos, et même les écrits sur les pays extra-européens ; mais aussi, bien sûr, la prolifération de McDonald's et autres caractéristiques de la « mondialisation ». ¹⁰) Ce sont également les historiens de l'Empire qui, dans les années 1960, furent les premiers à étendre l'histoire aux champs non européens que même les non-spécialistes de l'Empire avaient jusqu'alors négligés de façon scandaleuse. L'histoire de l'Asie et l'histoire de l'Afrique, par exemple, traitées avec compassion (ou avec autant de compassion que possible à l'époque), furent d'abord inscrites au programme d'histoire de Cambridge par le biais du cours sur l'« expansion ». Une grande partie de l'enseignement concernait davantage l'Afrique ou l'Inde que l'« impérialisme » en soi. Les séminaires de recherche étaient suivis principalement par des étudiants non européens qui se penchaient, par exemple, sur le rôle des Africains dans la « partition » de leur continent à la fin du XIX^e siècle. Des historiens britanniques tels que John Hargreaves ¹¹ et (de nouveau) Eric Stokes se joignirent à eux. Dans les années 1970, l'« histoire de l'Empire », telle qu'elle était étudiée et enseignée dans les universités, était bien loin d'être « impérialiste », contrairement à ce qu'on pourrait imaginer : de par l'ampleur de ses centres d'intérêt et de ses préférences, elle pouvait en remonter aux historiens du social.

Et pourtant, bien peu de ces recherches trouvèrent leur place dans le récit dominant de l'histoire britannique, en particulier dans les ouvrages destinés au grand public, où le « développement de la liberté » restait généralement le thème majeur, et où l'histoire coloniale de la Grande-Bretagne était marginalisée. C'est ce qu'on pouvait constater, par exemple, dans la première série de la *Oxford History of England* (publiée essentiellement dans les années 1930 et 1940, mais toujours en usage jusque dans les années 1990), où l'« histoire coloniale » était en général reléguée à un chapitre à part à la fin de chaque volume ¹². Cette marginalisation justifie complètement la critique selon laquelle les Britanniques ont tenté d'effacer l'Empire de leur histoire – mais pas l'hypothèse, comme nous l'avons vu, selon laquelle il s'agit de quelque chose de *post*-impérial et de nouveau. L'éternel problème des Britanniques avec l'Empire, c'est que l'opinion plus progressiste qu'ils avaient d'eux-mêmes s'en accommodait mal. On pouvait tenter de réconcilier impérialisme et progressisme (avec le scénario du « Commonwealth », par exemple) mais ce n'était pas facile, surtout si l'on y regardait de trop près : les guerres de l'Opium, la révolte des cipayes, la rébellion de Morant Bay en Jamaïque, les massacres en Australie, celui d'Amritsar,

10. Voir plus bas, note 39.

11. John Desmond Hargreaves, *Prelude to the Partition of West Africa*, Londres, Macmillan, 1963.

12. *Oxford History of England*, 16 volumes, Oxford, Oxford University Press, 1934-1965. La nouvelle série est différente: *New Oxford History of England*, 17 volumes à ce jour, Oxford, Oxford University Press, 1992-...

l'« état d'urgence » du Kenya... : la liste des « atrocités » tout à fait contraires au principe de Commonwealth (littéralement, « le bien commun ») n'en finit pas. L'effacement, ou l'amnésie historique sélective, était donc ce qu'il y avait de moins risqué.

Mais ensuite les choses ont changé. De façon assez soudaine, l'histoire de l'Empire s'est de nouveau – ou plutôt, quasiment pour la première fois – retrouvée sur la scène britannique dans les années 1990. Tout le monde, y compris les spécialistes d'histoire sociale, s'est mis à la prendre en considération. Elle s'est inscrite au cœur de la recherche et de l'enseignement de l'histoire britannique, à tous les niveaux. John Robert Seeley aurait été ravi – mais c'est évidemment arrivé trop tard en ce qui le concerne. Son idée, rappelons-le, avait été de faire prendre conscience aux Britanniques de leur identité impériale à un point tel qu'ils ne devaient plus pouvoir s'en passer. L'histoire de l'Empire a même été plus loin : elle a *détrôné* le courant de pensée dominant. L'« impérialisme » était désormais considéré comme l'élément majeur et déterminant de l'histoire britannique à tous les niveaux et dans presque tous les domaines d'activité. Il semblerait que le « libéralisme » du XIX^e lui-même en eût été infecté. Les nouvelles versions de l'histoire de la Grande-Bretagne ont dû l'intégrer. Son histoire littéraire a été réécrite pour tenir compte de son influence capitale : des auteurs d'avant l'Empire sont même lus aujourd'hui comme des *proto*-impérialistes¹³. Des adaptations de romans victoriens sous forme de films ou de téléfilms ont introduit des références à l'Empire, même si celles-ci n'apparaissent pas dans les œuvres originales, car (selon l'argument avancé) elles devaient être « sous-entendues » et pouvaient être lues entre les lignes¹⁴. On a également interprété avec la même grille les événements « modernes » et l'identité contemporaine des Britanniques. C'est ainsi que les tensions raciales actuelles, l'euro-scepticisme, les politiques de Margaret Thatcher et de Tony Blair, par exemple, ont tous été expliqués (et souvent ridiculisés) au regard du passé impérial dont la Grande-Bretagne n'arrivait simplement pas à se débarrasser. « Lorsqu'on a été une nation impériale une fois, on l'est pour toujours, même lorsqu'on a perdu l'essentiel de son pouvoir depuis longtemps », écrivait l'ancien marxiste Martin Jacques dans le *Guardian* en 2002. « C'est une mentalité, une façon d'être et de penser [...] »¹⁵ (Cette analyse a tout de suite plu aux Européens critiques, bien sûr.) L'histoire anti-impériale, en tant que spécialité universitaire, semblait devenir elle-même impérialiste – au sens où elle annexait le moindre morceau de ter-

13. Par exemple, Martin Green, *Dreams of Adventure, Deeds of Empire*, New York, Basic Books, 1979, p. 49 (à propos de *Richard III* de Shakespeare).

14. Parmi ces adaptations, on peut citer par exemple le film *Mansfield Park* (1999) produit par Sarah Curtis ou l'adaptation télévisée du roman d'Anthony Trollope *The Way We Live Now* (2001).

15. Martin Jacques, « The Age of Selfishness », *The Guardian*, 5 octobre 2002. L'ouvrage le plus important sur l'impact post-impérial de l'Empire sur la Grande-Bretagne est celui de Stuart Ward (ed.), *British Culture and the End of Empire*, Manchester, Manchester University Press, 2001.

ritoire historique sur lequel elle pouvait mettre la main, comme elle le fait aujourd'hui avec l'« identité nationale » de la Grande-Bretagne. Tout cela n'est pas sans ironie.

Il faut laisser aux futurs historiens, pour le jour où ils auront assez de recul, le soin d'étudier les raisons de ce revirement. L'émergence d'une nouvelle génération d'historiens nés après les événements majeurs de la « décolonisation » des années 1960, doit faciliter cette évolution, d'autant plus qu'elle concorde avec la disparition progressive de ceux qui auraient pu avoir encore quelque intérêt à « excuser » l'Empire. La contribution des spécialistes fut également importante. L'ouvrage d'Edward Saïd, *Culture et impérialisme*, publié en 1993 comme une sorte de suite à son célèbre *Orientalisme* (1978), est censé avoir établi la primauté du « discours impérial » dans l'histoire britannique du XIX^e siècle (et par extension, celle d'autres pays européens) à travers la culture des élites ; ou plutôt, c'est une *lecture* de cette culture qui a rempli tout l'espace¹⁶. C'est ainsi qu'on a introduit dans le monde universitaire britannique et (surtout) américain une nouvelle discipline, qu'on appelle la « théorie postcoloniale » (*Post-Colonial Theory*)¹⁷, ainsi qu'un nouveau sous-genre de l'histoire coloniale, qu'on appelle la « nouvelle histoire impériale » (*New Imperial History*), dont le but était de trouver dans l'histoire nationale de la Grande-Bretagne des traces de l'Empire dont on n'avait pas tenu compte jusque-là. Nous y reviendrons plus loin. Quelques années plus tôt, en 1984, en se fondant sur la façon dont l'opinion publique commençait à être délibérément « manipulée » dans ce sens vers 1880¹⁸, l'ouvrage *Propaganda and Empire* de John MacKenzie avait défendu la thèse d'une « impérialisation » semblable de la société britannique, à des niveaux culturels plus « populaires ». Ce sont deux ouvrages très originaux, dont l'influence a été considérable. Celui d'Edward Saïd en particulier a réussi à persuader une génération de spécialistes des *Cultural Studies*¹⁹, et quelques historiens, que l'hégémonie du discours impérial dans la Grande-Bretagne du XIX^e siècle était si claire et si évidente que le silence passé sur ce sujet avait dû relever d'une stratégie de tromperie. Cette conviction a, semble-t-il, accru la vivacité de leurs arguments.

Il y a évidemment une dimension politique à ce discours. L'« impérialisme » n'est bien sûr pas un terme neutre de nos jours. Pendant presque

16. Edward Saïd, *Culture and Imperialism*, Londres, Chatto and Windus, 1993, traduction française de Paul Chemla, *Culture et impérialisme*, Paris, Éditions Fayard, 2000 ; *Orientalism*, Londres, Routledge, 1978, traduction française de Catherine Malamoud, *L'orientalisme: l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Éditions du Seuil, 1980.

17. Le sens de « théorie » dans ce contexte semble être simplement celui de « généralisation ». Il n'est pas question ici de réelle construction théorique.

18. John MacDonald MacKenzie, *Propaganda and Empire: The Manipulation of British Public Opinion, 1880-1960*, 1984 ; suivi par l'ouvrage (qu'il a dirigé) *Imperialism and Popular Culture*, Manchester, Manchester University Press, 1986.

19. Discipline anglo-saxonne mêlant principalement analyse littéraire et sociologie, qui ne possède pas d'équivalent institutionnel en France. (NdT)

tout le XX^e siècle, il a été considéré par la majeure partie du monde – et pas seulement par ses « victimes » – comme un instrument d’oppression, à tel point que même les Britanniques qui se revendiquaient impérialistes étaient réticents à utiliser le mot « impérialisme » s’ils pouvaient l’éviter, et le remplaçaient, par exemple, par le mot « Commonwealth », qui a une connotation plus positive. Si l’Empire était mort et enterré, on pourrait peut-être y réfléchir avec moins d’hostilité (qui se fâche de nos jours à propos de l’Empire romain?); mais s’il est bien mort un jour, ce qui est sans doute discutable, la plupart des gens pensent maintenant voir la vieille carcasse s’animer de nouveau. Toujours est-il que plusieurs historiens ont remarqué les ressemblances *superficielles* de l’invasion anglo-américaine de l’Irak en 2003 et ses conséquences avec d’anciens événements de l’histoire de l’Empire, comme l’invasion puis l’occupation de l’Égypte en 1882 sous le gouvernement de Gladstone ²⁰; ce qui fait de l’« impérialisme » une question toujours aussi brûlante. Même en dehors de cet exemple, on distingue encore des traces de cet impérialisme passé dans l’Irak contemporain, notamment le tracé de ses *frontières*, ainsi que dans beaucoup d’autres régions du monde, où on peut le tenir pour responsable d’un grand nombre de problèmes internationaux auxquels nous sommes confrontés aujourd’hui, même si dans certains cas, cette responsabilité n’est peut-être pas méritée. Un auteur a, par exemple, accusé le colonialisme britannique d’être responsable de l’homophobie dans la Jamaïque contemporaine; ce qui ne semble pas très flatteur pour les Jamaïcains, puisque cet auteur insinue que, quarante et quelques années après leur indépendance, ils ne peuvent toujours pas penser par eux-mêmes ²¹.

Cette dimension politique rend parfois difficile, pour les historiens spécialistes de ces domaines, l’approfondissement de certains types d’arguments, même de façon « objective » (dans *leur* esprit, mais il est possible bien entendu qu’ils se fassent des illusions), sans entrer en terrain miné politiquement, parfois de façon tout à fait inattendue. On m’a dit, par exemple, qu’en m’opposant au point de vue d’Edward Saïd selon lequel la Grande-Bretagne du XIX^e siècle était totalement imprégnée d’« impérialisme », j’avais, en quelque sorte, mis du « baume au cœur », voire fourni « un véritable instrument de propagande » à l’actuel « impérialisme anglo-américain galopant » ²². C’est une lourde charge à assumer (surtout pour un opposant à la guerre en Irak). Exemple encore plus contestable de cette attitude : l’attaque de Paul Gilroy, le sociologue de Yale, contre l’historienne Linda Colley en 2004, qui avait osé

20. Voir mon *Empire and Superempire. Britain, America and the World*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2006, et sa bibliographie.

21. Jeremy Seabrook, “It’s Not Natural. The Developing World’s Homophobia is a Legacy of Colonial Rule”, *The Guardian*, 3 juillet 2004. On sait d’ailleurs que l’homophobie était plus forte en métropole que dans l’Empire, qui servit de refuge, après la pénalisation de l’homosexualité à la fin des années 1880, à de nombreux homosexuels.

22. Antoinette Burton, critique de mon *The Absent-Minded Imperialists* (2004), dans *Victorian Studies*, volume 47, n° 4, été 2005, p. 626-628.

suggérer que l'impact de l'impérialisme au XVIII^e siècle était (simplement) *mitigé*. Voici ce qu'a écrit Colley : « Dans d'autres contextes, cependant [c'est-à-dire en dehors du commerce d'esclaves], les effets de l'Empire ont été plus irréguliers, parfois très légers et bien moins rapides. Des environnements, des économies, des coutumes, des relations de pouvoir, et des vies furent parfois dévastés ; mais ce ne fut en aucun cas systématique, parce que la présence de ces envahisseurs était souvent limitée en nombre, et dépendait fréquemment du degré de tolérance des indigènes à leur égard. »²³ Et voici la réaction de Paul Gilroy : « Ces propos éloquents mettent en lumière un problème culturel plus large. Ils incarnent ce qui est devenu un désir très répandu : celui d'attribuer une grande part des effets néfastes de l'Empire à ses victimes, puis de chercher à priver ces dernières de leurs souffrances admirables, récupérant au passage le bénéfice de nombreux avantages politiques et psychologiques. Une grande partie de ce sentiment embarrassant est aujourd'hui au service d'un désir post-impérial, particulièrement malsain et destructeur, de regagner une grandeur disparue. »²⁴

On voit bien l'ampleur du problème. L'argument de Linda Colley était valable, étayé par un grand nombre de preuves. Paul Gilroy ne s'intéresse ni à l'argument, ni aux preuves, mais il se permet plutôt une attaque *ad hominem* (ou *ad mulierem*) contre les intentions qu'il prête à l'auteure, et sur lesquelles il se trompe probablement. Mais en aucun cas un universitaire sérieux ne devrait recourir à de tels arguments. De plus, ceux-ci ne rendent peut-être pas service à la cause anti-impérialiste de Paul Gilroy. On peut en effet trouver ses commentaires étonnamment eurocentristes, voire « impérialistes » : s'ils sont censés impliquer, par exemple, que les « sujets » des colonies européennes n'ont pas eu de rôle plus actif dans le processus colonial que de le « subir ». Ce point de vue semble plutôt méprisant ; et, plus important encore, il est impossible qu'il en ait été ainsi. Un historien plus « nuancé » attribuerait au moins quelque *influence* aux colonisés. C'est l'un des rôles que nos historiens non impérialistes (comme John Hargreaves) tentent de leur restituer depuis des années. Toutefois, ces exemples illustrent les pièges politiques qui guettent de nos jours tout historien qui souhaite peindre un tableau nuancé du passé impérial.

Cependant, tous les problèmes politiques ne viennent pas de la *soi-disant* « gauche ». Paul Gilroy n'était pas totalement victime d'une illusion en parlant de « désir post-impérial de regagner une grandeur disparue », dont on sait qu'elle animait Margaret Thatcher par exemple. On en retrouve des résonances évidentes dans certains discours de Tony Blair, en particulier dans celui qu'il a prononcé à Bangalore, au cœur de l'ancien Empire, en

23. Linda Colley, *Captives: Britain, Empire and the World, 1600-1850*, Londres, Jonathan Cape, 2002.

24. Paul Gilroy, *After Empire. Melancholia or Convivial Culture?*, Londres, Routledge, 2004, p. 103.

2002²⁵. On sait que Tony Blair et son successeur, Gordon Brown, veulent tous deux en finir avec ce qui est vu comme une auto-flagellation que les Britanniques s'infligent à cause des effets néfastes de l'impérialisme depuis la fin (officielle) de leur Empire, et leur redonner au moins un peu de « fierté » envers cette époque²⁶. Cette tendance a peut-être été nourrie par une vague de séries dramatiques, nostalgiques de l'Empire, diffusées par la télévision britannique dans les années 1980²⁷. Cette doctrine est soutenue par un certain nombre d'historiens, dont les plus (tristement) célèbres sont Niall Ferguson, décrit dans le magazine américain *Time* en 2004 comme « l'une des cent personnes les plus influentes du monde »²⁸, et Andrew Roberts, apparemment grand ami du président George W. Bush et de son vice-président²⁹. Tous deux conseillent d'ailleurs vivement aux Américains de suivre l'exemple de l'Empire britannique. Et, bien sûr, ce phénomène n'est pas exclusivement britannique. Tout récemment, les écoles françaises ont reçu l'instruction de traiter l'histoire coloniale de façon plus « positive »³⁰ ; le Japon a cessé de faire figurer dans ses manuels scolaires ses atrocités coloniales en Chine du Nord³¹ ; les Américains de droite ont écrit des histoires « patriotiques » de leur pays pour y réparer le tort causé par des décennies d'autocritique néfaste³² ; enfin, aux lointains antipodes, un premier ministre réactionnaire mal dégrossi au point d'en être presque comique (John Howard) fulminait contre la vision « endeillée » du traitement fait aux Aborigènes par l'Australie coloniale que les « gauchistes » imposaient à ses écoles depuis une trentaine d'années³³. On voit pourquoi ceux qui sont contre se méfient. Tout comme de nombreux étrangers, qui ne doivent certainement pas savoir – surtout au vu de la publicité exagérée faite à des auteurs comme Niall Ferguson et Andrew Roberts dans la presse

25. Il s'agit du discours de Tony Blair au « sommet du partenariat » à Bangalore, le 5 janvier 2002, dans lequel il évoque le passé impérial de la Grande-Bretagne comme une raison pour elle de jouer un rôle international au XXI^e siècle.

26. Pour connaître les points de vue de Tony Blair et de Gordon Brown sur l'Empire britannique, voir John Kampfner, *Blair's Wars*, Londres, Free Press, 2003, p. 4, et le *Daily Mail* du 15 janvier 2005.

27. La plus connue d'entre elles était *The Jewel in the Crown*, 1984, diffusée sur ITV.

28. Niall Ferguson, *Empire: How Britain Made the Modern World*, Londres, Allen Lane, 2003 ; *Time Magazine*, 26 avril 2004. Il faudrait dire, pour lui rendre justice, que Niall Ferguson ne manque pas complètement d'esprit critique à propos de l'impérialisme britannique.

29. Voir Andrew Roberts, *History of the English-Speaking Peoples since 1900*, Londres, Weidenfeld, 2006 ; Glenn Greenwald, « The President receives 'lessons' from his neoconservative tutors », sur *Salon.com*, 14 mars 2007 ; et Johann Hari, « White Man for the Job », dans *The New Republic Online* (www.TNR.com), 13 avril 2007.

30. Voir Anthony Daniels, « Liberté, Égalité, Colonialisme », dans *National Review*, 31 décembre 2005.

31. « Japan's rising nationalism enrages Asia », dans *The Observer*, 15 juillet 2001.

32. Par exemple, Larry Schweikart et Michael Patrick Allen, *A Patriot's History of the United States: From Columbus's Great Discovery to the War on Terror*, New York, Sentinel, 2005.

33. Voir, par exemple, Robert Manne (ed.), *Whitewash. On Keith Windschuttle's Fabrication of Aboriginal History*, Melbourne, Agenda, 2003, p. 3-4. Keith Windschuttle est devenu le principal prosélyte de l'impérialisme britannique en général ; par exemple, « In Defense of Colonialism », *American Outlook*, volume 5, n° 3, été 2003.

étrangère ³⁴ – à quel point ils ne sont pas représentatifs de l'*establishment* des spécialistes de l'histoire britannique. Ni l'un ni l'autre, soit dit en passant, n'est spécialiste de l'histoire de l'Empire. Il est bon de rappeler que le monde universitaire des historiens en Grande-Bretagne reste bien souvent indifférent face à cette tendance à réhabiliter l'Empire, sauf pour s'en indigner.

Des signes nous montrent qu'il commence aussi à s'indigner contre la tendance inverse. Depuis sa mort regrettable en 2003 (il fut un excellent universitaire à bien des égards, et œuvra beaucoup pour la paix), Edward Saïd a fait l'objet de nombreuses critiques, principalement dirigées contre *Orientalisme*, et contre l'argument qu'il soutient dans cet ouvrage, selon lequel les visions occidentales de l'« Orient » sont invariablement condescendantes (au mieux) et implicitement impérialistes ³⁵, mais aussi contre la méthodologie de son *Culture et impérialisme*, qui, aux yeux de nombreux historiens (il s'agit en partie d'un conflit entre deux disciplines universitaires), manque de rigueur et de preuves empiriques pour appuyer la plupart de ses conclusions. Ces critiques concernent en particulier sa vision de la place centrale accordée à l'« impérialisme » dans la culture nationale britannique, vision qui est discutable. Ce qu'Edward Saïd semble faire, c'est trouver cette interprétation dans les textes qu'il étudie. L'exemple le plus célèbre de cette approche est sa très longue analyse du livre de Jane Austen, *Mansfield Park* (1814), où il soutient que l'« esclavage colonial » tient une place centrale, et ce de façon critique, bien que l'auteure n'y fasse allusion qu'une fois dans le roman ³⁶. Cette interprétation aurait pu être justifiée s'il avait pu, à partir d'autres preuves, établir qu'il y avait de fortes chances pour que cela eût coïncidé avec le discours dominant de l'époque – mais il ne tente même pas de le faire. C'est le problème de toute l'approche d'Edward Saïd ; il semble ne rien connaître de l'histoire britannique en dehors de la littérature « canonique », et n'a donc aucun élément à l'aune duquel il puisse vérifier ses « théories ». Je dois faire ici état de mon implication personnelle, car j'ai moi-même publié un livre très critique envers l'approche d'Edward Saïd ³⁷, et me suis dès lors trouvé au cœur d'une tempête

34. C'est ce que j'ai remarqué dans les journaux en Suède, où j'habite.

35. Voir par exemple Robert Irwin, *For Lust of Knowing: The Orientalists and their Enemies*, Londres, Penguin, 2006, où il condamne *Orientalisme* de façon surprenante comme « un ouvrage de charlatanerie malveillante dans lequel il est difficile de distinguer les véritables erreurs des déformations délibérées. » (p. 4).

36. Le rapport avec l'esclavage se fait à partir du personnage de Sir Thomas Bertram, qui revient des Antilles, à la moitié du livre. Edward Saïd suppose qu'il est propriétaire d'une plantation sur laquelle travaillent des esclaves, mais ce n'est pas mentionné dans le roman, et il se peut qu'il ne le soit pas. L'héroïne amène le sujet de l'esclavage une fois dans la conversation, mais elle n'obtient aucune réponse, ce que j'interprète comme un signe du fait que le sujet est embarrassant. Edward Saïd, *Culture and Imperialism*, ouv. cité, p. 100-116 ; traduction française, *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard, 2000, p. 136-148 ; voir aussi John Sutherland, *Is Heathcliff a Murderer? Puzzles in 19th-Century Fiction*, Oxford, Oxford University Press, 1996, p. 1-9.

37. *The Absent-minded Imperialists. Empire, Society and Culture in Britain*, Oxford, Oxford Uni-

universitaire relative à ce sujet, ce qui affecte sans doute mon objectivité. Mais d'autres spécialistes sont également de plus en plus critiques envers sa position sans concession à l'égard de l'« impérialisme ».

Certes, les historiens des générations précédentes sont effectivement passés à côté d'un nombre impressionnant de signes « impériaux » dans la Grande-Bretagne des XVIII^e et XIX^e siècles. Comme l'écrit Kathleen Wilson, qui compte parmi les meilleurs spécialistes de la nouvelle histoire impériale, « ces influences de l'Empire ne furent pas ressenties uniformément, et furent irrégulières dans leurs effets, mais elles furent tout de même manifestes : la disposition et les spécimens dans les jardins botaniques, les pratiques horticoles dans les propriétés foncières, les styles architecturaux, les vêtements, le tissu, mais aussi les modes alimentaires comme le thé, le café, le sucre, et le chocolat ainsi que les rituels et institutions qu'ils ont générés, les sociétés scientifiques, les musées nationaux, les missions religieuses. Tous étaient fondés sur des biens coloniaux, des relations commerciales au sein de l'Empire, ainsi que sur un savoir et des objets recueillis à partir de l'exploration, de la colonisation, et par les émissaires coloniaux à l'étranger. »³⁸ C'est là un point (assez) important. Mais on commence maintenant à reconnaître qu'on ne devrait pas exagérer ces influences, ou leur nature « impériale » (en s'en tenant aux définitions raisonnables de ce mot³⁹). Un grand nombre de ces phénomènes ne proviennent pas des colonies, mais d'autres pays extra-européens avec lesquels la Grande-Bretagne ne faisait qu'entretenir des relations commerciales (à moins que ce type de relations ne soit à considérer comme de l'« impérialisme ») ; même les phénomènes strictement « coloniaux » ne dépendent pas toujours du fait de la relation coloniale, et on ne devrait donc peut-être pas dans ce sens les compter comme « relevant de l'Empire ». Tous ces phénomènes, à travers presque toute l'histoire britannique, sont considérablement moins nombreux que les influences, modes, et autres lubies venues d'Europe et des États-Unis indépendants, dont l'importance pour la Grande-Bretagne se perd parfois dans la bataille que se livrent les spécialistes de la nouvelle histoire impériale et les historiens plus sectaires. Le problème de la « nouvelle histoire impériale », c'est qu'elle implique plus d'impérialisme en Grande-

versity Press, 2004 ; voir également l'excellent *The Empire Strikes Back?*, Harlow, Longman, 2005, de Andrew Thompson.

38. Kathleen Wilson (ed.), *A New Imperial History, Culture, Identity and Modernity in Britain and the Empire 1660-1840*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 8.

39. Une grande partie de cette controverse repose en réalité sur la sémantique. Il n'y a (assurément en anglais) aucune définition « exacte » des termes « impérialiste », « empire », « colonialisme », etc. On a donc la liberté d'utiliser les mots à sa guise. Pour ma part, je préfère une signification qui conserve le sens de « domination » de la racine latine (« *imperium* ») ; cette domination n'a pas besoin d'être « officielle » ou absolue (quel genre de pouvoir l'est ?), mais cette signification n'inclut pas les influences dont on pourrait dire que le pays ou le parti qui les « reçoit » y souscrit volontairement. Par conséquent, je ne reconnais en aucune façon qui nous soit *utile* ici la prolifération de McDonald's ou de Starbucks dans le monde (ou bien des sandwicheries *Au Bon Pain*), comme de l'« impérialisme ». Le problème, c'est que si on élargit trop le sens d'une expression, sa valeur comme outil analytique s'en retrouve affaiblie.

Bretagne qu'il n'y en a peut-être eu vraiment. Mais Kathleen Wilson en est également consciente : « En effet, il est légitime de remettre en question les façons anhistoriques dont le mot "empire" a été utilisé par certains auteurs comme un raccourci pour décrire toute la gamme de processus mondiaux, nationaux et locaux mis en marche par la "découverte" européenne et la colonisation à partir du XVI^e siècle, réunissant ainsi sur un même plan historique, de façon spectaculaire, des processus, intentions et effets disjoints. Il est peut-être également préférable de se méfier de l'enthousiasme avec lequel on a épluché les sources britanniques publiées ou non pour trouver des preuves d'intentions expansionnistes au point d'étiqueter même la plus petite expression d'intérêt pour le monde, ou la moindre curiosité pour ses merveilles, comme ambition coloniale naissante. »⁴⁰ Par ailleurs, Kathleen Wilson remarque également l'« irrégularité du pouvoir métropolitain », ce qui est bien sûr le genre de commentaire qui a provoqué l'attaque déplorable de Paul Gilroy contre Linda Colley. C'est probablement là un point capital. Le défaut principal de toutes ces interprétations généralisantes et « théoriques » de l'histoire de l'Empire britannique, c'est qu'elles simplifient à l'extrême ce qui est en fait une série de relations complexes, changeantes, et même contradictoires, entre la colonie et la métropole (ou des parties de chacune d'elles). La plupart des principaux spécialistes britanniques (et américains) de l'histoire de l'Empire en sont conscients.

En effet, le tableau se complexifie à mesure que l'on s'éloigne de ce qu'on considérait autrefois comme l'épicentre de l'Empire. Il y a quelques années, l'histoire « impériale » ne concernait que la diplomatie, l'armée et l'économie. Son champ est désormais plus étendu, ce qui peut être attribué en partie à la nouvelle histoire impériale et à la Manchester University Press : cette maison d'édition a lancé dans les années 1980, sous la direction de John MacKenzie, une collection intitulée « *Studies in Imperialism* », qui ne compte à ce jour pas moins de 75 titres. Nous disposons désormais d'études sur les technologies qui ont permis l'impérialisme, par exemple⁴¹ sur le rôle qu'y ont joué les femmes⁴² et même les homosexuels⁴³ ; sur le sexe en général⁴⁴ et sur le versant « indigène » de ces rencontres coloniales⁴⁵ ; il existe des études sur les relations symbiotiques entre l'Empire et certaines formes de sport⁴⁶ ; sur

40. Kathleen Wilson (ed.), *A New Imperial History...*, ouv. cité, p. 15.

41. Daniel R. Headrick, *The Tools of Empire: Technology and European Imperialism in the Nineteenth century*, Oxford, Oxford University Press, 1981, et *The Tentacles of Progress: Technology Transfer in the Age of Imperialism, 1850-1940*, Oxford, Oxford University Press, 1988.

42. L'ouvrage dirigé par Philippa Levine (ed.), *Gender and Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2004 constitue un bon guide récent de ce champ désormais très large.

43. Robert Aldrich, *Colonialism and Homosexuality*, Londres, Routledge, 2003.

44. Ronald Hyam, *Empire and Sexuality: The British Experience*, Manchester, Manchester University Press, 1990.

45. Voir par exemple Henry Reynolds, *The Other Side of the Frontier*, édition révisée, Harmondsworth, Penguin, 1990, qui offre un point de vue aborigène sur l'arrivée des Européens en Australie.

46. James Anthony Mangan, *The Games Ethic and Imperialism: Aspects of the Diffusion of an Ideal*,

l'émigration coloniale⁴⁷, ou les processus de décolonisation (remontant sans doute au XIX^e siècle)⁴⁸. On a analysé de très nombreux aspects culturels de l'impérialisme : les récits pour jeunes garçons (et quelques récits pour filles) ouvertement impérialistes par exemple⁴⁹, les manuels scolaires⁵⁰, l'architecture⁵¹, le théâtre⁵², la musique⁵³, les arts plastiques⁵⁴, et bien d'autres productions éphémères qui avaient été totalement ignorées jusqu'à ce que John MacKenzie en particulier, entrât en scène (le music-hall, la publicité, les cartes dans les paquets de cigarette, etc.)⁵⁵. Notons, à ce propos, que toute la question du « genre » a, presque pour la première fois, amené des historiennes (et les étudiantes, comme je peux l'attester par mon expérience d'enseignement) dans un champ qu'elles avaient plutôt eu tendance à rejeter jusque-là, le considérant comme essentiellement « macho ». Il existe également des centaines, voire peut-être des milliers, d'études *régionales*, qui analysent les effets de l'impérialisme dans différentes parties du monde, y compris sur le voisin le plus proche de la Grande-Bretagne, l'Irlande, dont la relation à l'impérialisme britannique fut ambivalente, puisqu'elle fut à la fois victime et actrice⁵⁶. On a fait récemment beaucoup de recherches au sujet de

Harmondsworth, Viking, 1986, et (ed.), *The Cultural Bond: Sport, Empire, Society*, Londres, Cass, 1992.

47. Parmi les ouvrages récents sur l'émigration, on peut citer David Fitzpatrick, *Oceans of Consolation: Personal Accounts of Irish Migration to Australia*, Ithaca (NY), Cornell University Press, 1994; Robin F. Haines, *Emigration and the Labouring Poor: Australian Recruitment in Britain and Ireland, 1831-60*, Basingstoke, Macmillan, 1997; Eric Richards, *Britannia's Children: Emigration from England, Scotland, Wales and Ireland since 1600*, Londres, Hambledon, 2004; James Jupp, *The English in Australia*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004; et Alistair Thomson et Jim Hammetton, *Ten Pound Poms: Australia's Invisible Migrants*, Manchester, Manchester University Press, 2005.

48. John Darwin, *Britain and Decolonisation: The Retreat from Empire in the Post-War World*, Basingstoke, Macmillan, 1988; David George Boyce, *Decolonisation and the British Empire, 1775-1997*, Basingstoke, Macmillan, 1999; John Springhall, *Decolonisation since 1945: The Collapse of European Overseas Empires*, Basingstoke, Palgrave, 2001; Ronald Hyam, *Britain's Declining Empire: The Road to Decolonisation, 1918-68*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

49. Jeffrey Richards (ed.), *Imperialism and Juvenile Literature*, Manchester, Manchester University Press, 1989; Joseph Bristow, *Empire Boys: Adventures in a Man's World*, Lodon, Unwin Hyman, 1991; Kathryn Castle, *Britannia's Children: Reading Colonialism through Children's Books and Magazines*, Manchester, Manchester University Press, 1996.

50. Stephen Heathorn, *For Home, Country and Race: Constructing Gender, Class and Englishness in the Elementary School, 1880-1914*, Toronto, University of Toronto Press, 2000.

51. Jan Morris, *Stones of Empire: The Buildings of the Raj*, Oxford, Oxford University Press, 1983; Thomas R. Metcalf, *An Imperial Vision: Indian Architecture and Britain's Raj*, Londres, Faber, 1989; Michael Harry Port, *Imperial London: Civil Government Building in London 1851-1915*, New Haven, Yale University Press, 1995; Mark Crinson, *Empire Building: Orientalism and Victorian Architecture*, Lodon, Routledge, 1996; Felix Driver et David Gilbert (eds.), *Imperial Cities: Landscape, Display and Identity*, Manchester, Manchester University Press, 1999.

52. Jacqueline Susan Bratton et al., *Acts of Supremacy: The British Empire and the Stage, 1790-1930*, Manchester, Manchester University Press, 1991; Edward Ziter, *The Orient on the Victorian Stage*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

53. Jeffrey Richards, *Imperialism and Music: Britain, 1876-1953*, Manchester, Manchester University Press, 2001.

54. Tim Barringer et Tom Flynn (eds.), *Colonialism and the Object: Empire, Material Culture and the Museum*, Londres, Routledge, 1998.

55. Le meilleur ouvrage pour commencer est celui de John MacKenzie, *Propaganda and Empire*, cité plus haut.

56. À ce sujet, voir Stephen Howe, *Ireland and Empire: Colonial Legacies in Irish History and Cul-*

la « mondialisation » qu'on considère comme une forme d'« impérialisme »⁵⁷. En fait, le champ s'est élargi de façon si considérable et si fructueuse qu'il m'est devenu tout à fait impossible d'en donner un aperçu complet dans l'espace qui m'est alloué ici⁵⁸, alors que j'aurais peut-être pu le faire il y a trente ans. Cela nous montre combien on a « avancé » sur le sujet.

Pendant, tout cela s'est fait, dans une certaine mesure, au détriment des sujets « traditionnels » de l'histoire de l'Empire britannique. Son côté militaire ne s'en est pas si mal sorti – il y a toujours les amateurs de récits de guerres et de batailles, et l'histoire de l'Empire britannique en fournit de nombreux –, et il a en effet bénéficié de cette nouvelle approche plus *élaborée* qui s'est emparée de l'ensemble de ce champ. Les « petites guerres de Victoria » (« *Victoria's little wars* ») ne sont plus considérées comme si petites, par exemple, ou comme de simples combats entre des armées européennes disciplinées et des « hordes de sauvages ». James Belich a ouvert la voie en publiant, en 1986, un récit magistral d'impartialité et de compassion au sujet de la résistance maori contre le colonialisme britannique en Nouvelle-Zélande⁵⁹. Même les récits les plus enthousiastes des campagnes militaires en Afrique et en Inde au XIX^e siècle qu'offre Saul David révèlent invariablement que les ennemis « indigènes » de la Grande-Bretagne furent bien plus courageux et mieux organisés que ses propres troupes qui n'étaient pas vraiment adaptées⁶⁰. Par ailleurs, une autre impression que l'on retire à la lecture de ces livres, et que les histoires militaires plus traditionnelles ne donnent pas toujours, c'est combien la guerre est généralement violente et sordide.

Le travail sur l'histoire économique de l'impérialisme semble s'être arrêté plus ou moins en cours de route depuis la publication de l'ouvrage majeur *British Imperialism*⁶¹ de Peter Cain et Antony Gerald Hopkins en 1993, qui attribue l'impérialisme au « capitalisme de gentlemen » (« *gentlemanly capitalism* »)⁶². C'est peut-être parce qu'on a tenu cet ouvrage pour si convaincant qu'il n'y a rien d'autre à ajouter ; ou parce que l'« histoire économique » est généralement passée de mode dans le monde universitaire anglo-saxon (ce qui est effectivement le cas), et avec elle, l'*explication* économique des événements. Ce changement de mode a peut-être à voir avec la fin (pour le

ture, Oxford, Oxford University Press, 2000, et Kevin Kenny (ed.), *Ireland and the British Empire*, Oxford, Oxford university Press, 2004.

57. Par exemple, Michael Hardt et Antonio Negri, *Empire*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2000, traduction française, *Empire*, Paris, Éditions Exils, 2000.

58. Andrew Porter (ed.), *Bibliography of Imperial, Colonial and Commonwealth History since 1600*, Oxford, Oxford University Press, 2002, qui contient plus de 20 000 références.

59. James Belich, *The New Zealand Wars and the Victorian Interpretation of Racial Conflict*, Auckland, Auckland University Press, 1986.

60. Saul David, *Zulu: The Heroism and Tragedy of the Zulu War of 1879*, Londres, Viking, 2004, et *Victoria's Wars: The Rise of Empire*, Londres, Viking, 2006.

61. Peter Cain et Antony Gerald Hopkins, *British Imperialism*, Londres, Longman, 1993, publié à l'origine en deux volumes: *Innovation and Expansion 1688-1914*, et *Crisis and Deconstruction 1914-90*.

62. Cette classe de « gentlemen » correspond aux élites des milieux d'affaires londoniens et de l'aristocratie terrienne qui, à l'époque, étaient souvent liés l'un à l'autre. (NdT)

moment) du grand conflit idéologique mondial entre capitalisme et socialisme, qui rendit la question des « origines capitalistes » de l'impérialisme – évoquées pour la première fois vers 1900 par John A. Hobson, un radical anglais dont l'influence reste visible dans l'ouvrage de Peter Cain et Antony Hopkins – si politiquement cruciale dans la majeure partie du XX^e siècle. C'est donc un signe des temps (car, on le sait, les perceptions historiques sont souvent affectées par le présent). Autre signe de notre temps, le transfert de la plupart des recherches et des écrits sur la *diplomatie*, au sens large, de l'impérialisme – les combats entre « grandes puissances », etc. – vers les États-Unis d'Amérique, qui se pensent toujours en termes de grande puissance et agissent en tant que telle. Même les historiens britanniques qui continuent de s'intéresser à cet aspect de l'impérialisme s'y sont installés⁶³. C'est également là que vit l'américain William Roger Louis, qui est probablement le meilleur historien de l'Empire britannique pour ce qui a trait à la politique des élites (« *high politics* »)⁶⁴, et qui a aussi dirigé la nouvelle édition en cinq volumes de la *Oxford History of the British Empire* publiée en 1998-1999⁶⁵. La nomination de William Roger Louis comme directeur de publication a suscité la colère d'un ou deux historiens britanniques conservateurs, qui craignaient, vu sa nationalité, qu'il ne soit trop dur avec le vieil ennemi britannique ; mais la série est en fait excellente et impartiale, elle donne une bonne idée de la multiplicité des approches dans ce domaine (ses contributeurs, dont le nombre dépasse la centaine, ne s'accordent sans doute pas sur tout), et elle est probablement le meilleur point de départ pour qui souhaite passer à des travaux plus détaillés⁶⁶. Le dernier volume, sous la direction d'un autre Américain (Robin William Winks), est « historiographique », et pourrait donc compléter utilement le présent article⁶⁷. Cette série a non seulement essuyé les critiques des vieilles badernes, mais elle a aussi été dénigrée par les spécialistes de la nouvelle histoire impériale qui ont trouvé que certains de leurs intérêts y avaient été traités avec trop de légèreté ; William Roger Louis a réagi en commençant à publier une collection intitulée « *Companion*

63. Non seulement Niall Ferguson (voir plus haut), mais aussi Paul Michael Kennedy (qui se trouve à Yale), dont le remarquable *The Rise and Fall of the Great Powers: Economic Change and Military Conflict from 1500 to 2000*, New York, Random House, 1987, traduction française *Naissance et déclin des grandes puissances : transformations économiques et conflits militaires entre 1500 et 2000*, Paris, Payot, 1989, attirera fortement l'attention lors de sa première publication en 1987, et Antony Gerald Hopkins, qui est à l'Université du Texas à Austin.

64. Le domaine des « *high politics* » concerne les hautes sphères du pouvoir, les décisions prises par le Parlement par exemple ou la politique étrangère. (NdT)

65. Le XIX^e siècle est couvert par le volume 3 de la *Oxford History of the British Empire*, dirigé par Andrew Porter, Oxford, Oxford University Press, 1999.

66. Voir également William Roger Louis, *Ends of British Imperialism: The Scramble for Empire, Suez and Decolonization*, Londres, IB Tauris, 2006, un recueil d'essais magistral et de grande envergure, principalement sur la diplomatie de l'impérialisme.

67. Robin William Winks (ed), *Oxford History of the British Empire. Historiography*, Volume 5, Oxford, Oxford University Press, 1999.

Series», qui s'est intéressée jusque-là à l'Irlande, à l'« expérience des Noirs », et aux questions afférentes au genre ⁶⁸.

L'histoire de l'Empire britannique se développe donc en ce moment comme jamais auparavant, au moins au plan universitaire. Elle est plus populaire, diversifiée, élaborée (dans l'ensemble) et polémique qu'elle ne l'était il y a trente ou quarante ans, à la suite de la « chute » de l'Empire et, j'ajouterais même, qu'elle ne l'était à l'apogée de l'Empire. Il est pourtant difficile de dire dans quelle mesure cette sophistication et cette polémique ont eu un impact sur le grand public. On a publié récemment un certain nombre d'études générales de l'histoire de l'Empire britannique destinées à un lectorat plus large et qui font état d'une grande partie de ces controverses ⁶⁹; mais il n'est pas certain qu'un grand nombre de ces études aient réussi à percer dans ce que les éditeurs appellent le marché du « public éclairé ». À en juger par les étalages des kiosques dans les aéroports, le seul livre vraiment populaire à ce sujet est le très médiatique *Empire : How Britain Made the Modern World* (2003) de Niall Ferguson, dont le sous-titre trahit son parti pris, mais sans doute aussi le marché auquel il est destiné - celui des « patriotes ». Il a eu également l'avantage d'être lié à une série de documentaires télévisés qui a eu beaucoup de succès ⁷⁰. En réponse à ce qu'ils ont perçu comme une provocation, un certain nombre d'historiens de gauche ont riposté par de virulentes attaques contre le récit impérial britannique - l'une d'entre elles portait le titre évocateur de *The Blood Never Dried (Le sang n'a jamais séché)* ⁷¹ - qui ont fait l'objet de très nombreux comptes rendus. Il est néanmoins très probable que ces attaques n'aient jamais réussi à toucher autant de lecteurs que Niall Ferguson. Et même dans le cas contraire, la situation n'en aura peut-être pas été vraiment améliorée. Se demander si l'Empire bri-

68. Kevin Kenny (ed.), *Ireland and the British Empire*; Philippa Levine, *Gender and Empire*, tous deux déjà cités; Philip D. Morgan et Sean Hawkins (eds.), *Black Experience and the Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2004; Norman Etherington (ed.), *Missions and Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

69. L'étude la plus récente est celle de Bill Nasson, *Britannia's Empire: Making a British World*, Stroud, Tempus, 2004. Voir également Ronald Hyam, *Britain's Imperial Century, 1815-1914: A Study of Empire and Expansion* (2^e édition, Basingstoke, Macmillan, 1993); Lawrence James, *The Rise and Fall of the British Empire*, Londres, Little and Brown, 1994; Peter James Marshall (ed.), *Cambridge Illustrated History of the British Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996; Denis Judd, *Empire. The British Imperial Experience from 1765 to the Present*, Londres, Harper Collins, 1996; Simon Smith, *British Imperialism, 1750-1970*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998; Trevor Lloyd, *Empire. The History of the British Empire*, Londres, Hambledon, 2001; et ma propre étude *The Lion's Share. A Short History of British Imperialism* (4^e édition, Harlow, Longman, 2004). Le meilleur projet censé donner une vision nuancée de l'histoire de l'Empire britannique à un public plus large est le musée qui vient d'ouvrir récemment à Bristol, le *Museum of the British Empire and Commonwealth*. Il serait intéressant de connaître le nombre de visiteurs qu'il attire.

70. Appelée *Empire* et diffusée sur BBC2 (2003).

71. John Newsinger, *The Blood Never Dried: A People's History of the British Empire*, Londres, Bookmarks, 2006; Nicholas Dirks, *The Scandal of Empire*, Cambridge (Mass.), Belknap Press, 2006. Deux ouvrages récents révèlent des atrocités commises au Kenya par des Britanniques à la fin de l'Empire: celui de David Anderson, *Histories of the Hanged. Britain's Dirty War in Kenya and the End of Empire*, Londres, Weidenfeld, 2005, et celui de Caroline Elkins, *Britain's Gulag. The Brutal End of Empire in Kenya*, Londres, Jonathan Cape, 2005.

tannique était tout compte fait une bonne ou une mauvaise chose est une question qu'il est légitime de se poser (je la pose souvent à mes étudiants), mais elle représente aussi une manière plutôt étroite de considérer la période de l'Empire et implique une approche quelque peu simpliste. Le sous-titre de Niall Ferguson, par exemple, soulève toutes sortes de questions concernant la mesure dans laquelle on peut dire que les « nations » font des « choses », par opposition à d'autres impératifs historiques que les nations ne peuvent qu'« assumer » (j'attends de mes étudiants qu'ils se posent ces questions). Et le débat sur la *moralité* de l'impérialisme confond souvent les effets et les motifs – en supposant, par exemple, que les effets *maléfaisants* révèlent forcément des intentions *malveillantes* – ce qui, au vu de toute étude plus nuancée sur l'histoire de l'Empire, n'est pas nécessairement le cas. Même là où l'approche de Niall Ferguson (ou ce qu'on croit être son approche) est contestée, cela se fait parfois en des termes qui déclenchent plus d'animosité qu'un véritable dialogue productif.

Il serait vraiment bon de se dire qu'une partie de la sophistication du débat actuel, entre spécialistes, sur l'impérialisme britannique puisse se propager jusqu'à la conscience du grand public. Mais c'est sans doute un espoir vain. En Grande-Bretagne, les rapports entre le monde universitaire et l'ensemble des citoyens sont trop limités pour une telle diffusion des connaissances. Les gens ne lisent pas de livres d'histoire, seulement des versions vulgarisées, et les plus populaires sont celles qui nourrissent leurs mythes, que ces mythes soient « pro- » ou « anti- » impérialistes. Si on leur laisse le choix entre les deux – et la plupart des gens ne savent sans doute pas qu'ils ont un tel choix – ils préféreront le mythe à l'histoire. On constate la même chose aux États-Unis, où a cours une impressionnante réévaluation de toute la mythologie du pays, y compris sa mythologie « fondatrice », qui semble n'avoir aucun impact sur le discours populaire ⁷². Une partie de la nouvelle histoire impériale finira peut-être par s'infiltrer dans le programme national d'histoire et les manuels scolaires qui le diffusent – si les auteurs de ce programme arrivent à rester aussi indépendants du pouvoir politique qu'ils avaient réussi à l'être sous Margaret Thatcher. Cette dernière, rappelons-le au passage, n'avait pas du tout aimé les conclusions de la commission qu'elle avait mise en place pour concevoir le premier programme national d'histoire (pas suffisamment « patriote », avait-elle maugréé) alors qu'elle était persuadée de l'avoir truffée de « loyaux collaborateurs » ⁷³. Mais cela prend toujours du temps. Pour le moment, les

72. Je pense en particulier à l'ouvrage *A Nation Among Nations: America's Place in World History*, New York, Hill & Wang, 2006, de Thomas Bender, qui s'oppose au mythe américain de l'« exceptionnalisme ».

73. Sir Keith Joseph, « Why Teach History in School? », *The Historian*, n° 2 (printemps 1984), p. 4. Le ministre de l'éducation de son premier gouvernement, Sir Keith Joseph, formula le point de vue selon lequel l'objectif principal de l'enseignement de l'histoire était de favoriser le patriotisme, dans une conférence prononcée lors d'un congrès de l'*Historical Association* à la *Senate House* de Londres le 10 février 1984, à laquelle j'étais présent. Cette conférence fut publiée par la suite sous forme de bro-

gens croiront ce qu'ils veulent bien croire au sujet de l'Empire britannique : soit qu'il « a fait le monde », soit qu'il l'a détruit, mais sans doute rien de plus subtil ou de plus instructif que cela.

*Bernard Porter est professeur émérite d'histoire contemporaine
à l'université de Newcastle-upon-Tyne
Traduit de l'anglais par Angélique Bédet
(Master traduction d'édition, université d'Orléans)*

chure par l'*Historical Association*. Joseph était le grand « gourou » de Thatcher et il a bien précisé qu'il formulait son point de vue à elle.